

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuilletts 322 à 328
Lundi 7 à dimanche 13 juin 2021

**À PROPOS DE SAINT JEAN
CHRYSOSTOME (I)**

Éléments biographiques sur saint Jean Chrysostome par Anne-Marie Malingrey	2
3 articles du Père Bruno H. Vandenberghe dans <i>La Vie spirituelle</i> :	
- « Saint Jean Chrysostome, Docteur de la charité »	4
- « Chrysostome et Paul »	26
- « Saint Jean Chrysostome et la dignité du travail »	43

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES SUR SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Jean est né à Antioche sur l'Oronte, dans la province de Syrie, à une date qu'il est difficile de fixer. Les historiens proposent soit 345, soit 349, soit 354, mais, faute de point de repère absolument sûr avant 381, date où il fut ordonné diacre, on reste dans l'incertitude. Jean appartenait à une famille aisée. Son père, Secundus, était sans doute fonctionnaire civil dans l'administration du gouverneur militaire de Syrie. Sa mère, Anthousa, restée veuve à vingt ans, lui assura une éducation soignée. Selon toute vraisemblance, Jean suivit les leçons du rhéteur Libanios et se préparait à faire carrière dans les bureaux de la chancellerie impériale. Il raconte lui-même qu'à cette époque il passait son temps au tribunal et qu'il était très attiré par les plaisirs du théâtre. Cependant, il s'en détache peu à peu sous l'influence d'un ami qu'il nomme Basile. Après avoir reçu le baptême, il fréquente le groupe de Diodore, plus tard évêque de Tarse. Là, il s'initie au commentaire des Écritures et à une vie ascétique dans le monde. Méléce, évêque d'Antioche, l'admet dans son intimité et le nomme lecteur, probablement en 371. Mais son désir de perfection le pousse à quitter la ville, pour gagner les solitudes avoisinantes. Il se met d'abord sous la direction d'un vieux moine syrien pendant quatre ans, puis, désireux d'être ignoré du monde, il vit seul, deux ans, dans une grotte, apprenant par cœur les Écritures. Les privations et le froid ont raison de sa santé et il doit rentrer à Antioche. Méléce lui permet d'accéder au diaconat en 381. Flavien, successeur de Méléce, l'ordonne prêtre en 386.

Pendant douze ans prêtre de l'Église d'Antioche, il attire les foules par l'éclat de son éloquence, d'où le surnom de « *Bouche d'or* » qui lui sera donné au cours du V^e siècle. Nectaire, évêque de Constantinople, étant mort le 27 septembre 397, le choix de la cour

se porte sur Jean. Pour obéir aux ordres de l'empereur, le comte d'Antioche lui donne rendez-vous à l'une des portes de la ville, sans lui en dire la raison, et le fait partir pour Constantinople où il est consacré évêque le 26 février 398.

Dès lors, Jean se donne comme tâche de réprimer les abus et de réformer la société, pour l'amener à suivre plus fidèlement les préceptes de l'Évangile. Mais ses exigences suscitent l'hostilité de ceux qu'il censure. L'impératrice Eudoxie et certaines dames de la cour, les évêques de diverses provinces, les moines vivant à leur guise dans la ville, forment une coalition contre lui. Théophile, patriarche d'Alexandrie, se met à leur tête, réunit le Synode du Chêne devant lequel Jean est sommé de comparaître. Connaissant le parti pris des évêques, il refuse de se présenter. Il est d'abord déposé en 403, puis rappelé. Mais ce n'est qu'une trêve. Dans la nuit de Pâques 404, des troubles graves suscités par ses ennemis se produisent lors du baptême des catéchumènes. La troupe envahit les églises et les profane. Cinq jours après la Pentecôte, le 9 juin 404, l'empereur signe un ordre d'exil, cette fois définitif. Après un voyage de trois mois à travers l'Asie Mineure, Jean arrive à Cucuse, en Arménie, « *l'endroit le plus désert du monde* », écrit-il. Au bout de trois ans, ses ennemis n'ont pas désarmé et décident de l'envoyer à Pityonte, sur la côte orientale de la mer Noire. Épuisé par ces années de souffrance et par les marches forcées que lui ont imposées les soldats et ses gardiens, il meurt en route à Comane, province du Pont, le 14 septembre 407.

Anne-Marie Malingrey,
Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien, vol. I,
pp. 1295-1296

BRUNO H. VANDENBERGHE, O.P.
SAINT JEAN CHRYSOSTOME, DOCTEUR DE LA CHARITÉ
La Vie spirituelle, vol. 91, août-septembre 1954,
n° 398, pp. 157-174

On demandait, récemment à une étudiante japonaise, qui venait de passer cinq ans en France, de donner son impression sur le catholicisme français. « Dans le catholicisme français, répondit-elle, on trouve deux aspects contradictoires ; la splendeur de la doctrine traditionnelle accumulée grâce au grand effort de théologiens spécialisés et l'apathie générale des chrétiens devant cette splendeur » (Ad Lucem, juin 1954, p. 8).

Si ce jugement est fondé, et nous pensons qu'il l'est en partie, nous pouvons nous demander pourquoi il l'est. Ne serait-ce pas parce que nos « théologiens spécialisés » ont souvent peu le souci d'édifier, c'est-à-dire de construire, par la charité et la sollicitude pastorale ? Les textes de saint Jean Chrysostome qu'on lira ici montrent que ce docteur ne fut si grand que parce qu'il fut d'abord un vrai pasteur. Ils sont étonnamment dignes d'être entendus aujourd'hui.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME DOCTEUR DE LA CHARITÉ

[157]

Il est peu d'orateurs chrétiens qui aient eu un amour passionné pour les humbles et les pauvres comme saint Jean Chrysostome et qui aient réussi comme lui à défendre leur cause. Parmi les nombreuses prédications et exhortations qu'il fit à son peuple, il n'a qu'un très petit nombre de sermons de charité ; par contre, la charité sous la forme matérielle de l'aumône y est recommandée dans presque toutes, comme si toute la morale du christianisme se

réduisait à cela et que ce fût là le point capital. Et c'est ce qui lui valut le titre glorieux de « *prédicateur de l'aumône* ». Pièces en mains, il est aisé de démontrer que l'orateur des foules fut aussi l'avocat et le défenseur des pauvres. Pendant seize ans, il ne manqua aucune occasion de rappeler aux fidèles le prix surnaturel de l'aumône et « *l'éminente dignité des pauvres dans l'Église* », comme le dira des siècles plus tard l'Aigle de Meaux en s'inspirant de notre auteur. Il sera opportun de redire ici les admirables « *cris* » que lui ont arrachés les misères du peuple ravagé par le paupérisme et l'esclavage et de rappeler en même temps les fondements et la grandeur de la charité chrétienne. La parole du Psalmiste reste toujours actuelle : « *Bienheureux celui qui a l'intelligence du pauvre et de l'indigent* ».

BIENFAISANCE DE L'ÉGLISE

[158]

À l'époque de Chrysostome, après un siècle tout au plus de liberté, la charité chrétienne s'était déjà affirmée. Des œuvres d'assistance, de soin des malades, des pauvres et des prisonniers avaient été créées. Pour venir plus efficacement en aide aux innombrables malheureux et pour coordonner les différentes œuvres de bienfaisance, l'Église, au cours des temps, avait acquis des biens temporels. Ce droit d'acquérir et de posséder des biens, Chrysostome ne le refuse pas à l'Église. Toutefois, avec saint Augustin, il regrette la pauvreté des temps primitifs, alors que la charité des fidèles était toute spontanée et ne leur était commandée que par leur conscience et leur ferveur. Plus d'une fois, à Constantinople comme à Antioche, il dit les regrets, et presque les remords qu'il ressentait de cette obligation. Écoutez les plaintes de Chrysostome :

« C'est votre dureté qui oblige l'Église à posséder des champs, des maisons de rapport, des véhicules, des chevaux, des mulets. Elle eût mieux aimé vous les laisser et que votre zèle fût sa richesse. L'état actuel entraîne deux résultats déplorables : il vous prive de tout mérite et il condamne les prêtres de Dieu à s'occuper de tout autre chose que du sacerdoce. Votre amour pour les biens du monde a effrayé vos pasteurs : ils ont réservé un patrimoine à l'Église afin que les veuves, les orphelins et les vierges ne restassent pas dans l'abandon. Ils le firent à contrecœur, car leur plus grand désir était que votre bonne volonté vînt au secours de la détresse de ces infortunés tandis qu'eux vaqueraient uniquement à la prière. Vous les avez réduits à agir comme ceux qui manient les affaires séculières. Renversement déplorable ; car si le prêtre et le laïc sont également absorbés par de grossiers intérêts, qui apaisera Dieu ? Nous n'osons plus ouvrir la bouche pour nous rendre médiateurs entre lui et les hommes, ni pour reprendre les excès du siècle, parce que l'Église ne diffère en rien du monde. Ne savez-vous pas que les apôtres ne recevaient, même pour les distribuer, des sommes acquises sans travail ? De nos jours, les évêques deviennent des intendants, des hommes d'affaires. Il faut qu'ils quittent le soin des âmes pour les soins qui occupent les publicains et les receveurs d'impôts... Les prêtres [159] se distinguent entre eux par les titres divers qui appartiennent aux fonctions lucratives de la vie civile, au lieu de se distinguer, comme l'ont voulu les apôtres, par le souvenir des fonctions sacerdotales. Remettons enfin tout à sa place ; que les prêtres mettent ces nobles devoirs à la place du soin des champs et des maisons. Ce sont là les ornements de l'Église ; ce sont là les richesses qui nous réjouissent et qui vous sont utiles. Nous sommes ici (à Constantinople) cent mille fidèles et si chacun donnait seulement un pain ou

même une obole à un pauvre, tous seraient dans l'abondance et vos prêtres n'auraient pas à encourir tant de haines et de reproches pour leur attachement aux biens de la terre » (Hom. 85, 3-4 in Mt.).

Sans doute, quand le peuple voit un homme supérieur à l'argent, tout de suite, il le proclame digne de remplir ces fonctions. « *Mais, pour moi, dit Chrysostome, si cette qualité doit précéder les autres, elle est loin de suffire. Sans elle, évidemment, on aurait un ravisseur au lieu d'un protecteur et on aurait mis dans la bergerie le loup au lieu du berger » (De Sac., 3, 16). C'est ce qui se passe à certaines époques de l'histoire et notre auteur ne craint pas de le reconnaître :*

« Autrefois, je me suis moqué des princes séculiers parce que, dans la distribution des honneurs, ils avaient moins de regards pour le mérite des personnes que pour leur fortune, leur âge ou leur influence. Mais, depuis que j'ai vu les mêmes scandales s'étaler chez nous, je ne suis plus aussi sévère. Peut-on s'étonner que des gens du monde qui ne cherchent qu'à avoir l'opinion pour eux, qui ne travaillent que pour l'argent, agissent de la sorte quand ceux qui, du moins extérieurement, font profession de renoncer aux vanités de la terre n'agissent pas mieux ? » (Ibid., 15).

Il faut donc de sérieuses qualités morales et même une réelle habileté d'administrateur pour se mettre à cette tâche de prêtre ou d'évêque. Dieu sait si les aumônes que faisaient les Églises d'Antioche et de Constantinople, du temps de Chrysostome, étaient considérables ! Que de pauvres, de veuves, de vierges, elles nourrissaient tous les jours ! Le nombre écrit sur le catalogue d'Antioche allait jusqu'à trois mille - trois mille pauvres - sans [160] compter les estropiés, les malades, les lépreux, les

prisonniers, les serviteurs de l'autel, les étrangers et tant d'autres personnes qu'elle accueillait, qu'elle vêtait, qu'elle faisait manger. Si l'Église a donc des biens qu'elle garde, c'est pour pouvoir fournir les dépenses nécessaires à leur entretien, dépenses énormes qui couvrent les recettes, et c'est aussi l'avarice inhumaine des riches qui l'y contraint.

LES CLASSES INDIGENTES

Dès les débuts de son ministère, Chrysostome avait été frappé par l'inhumanité des riches envers les deux classes indigentes d'alors, les esclaves, et les pauvres. L'esclave se réhabilitait parfois par l'adresse et la fortune et Chrysostome, comme on le sait, prônait son affranchissement ; mais le pauvre, esclave ou libre, était le rebut de la société. À lui tous les affronts, toutes les hontes, toutes les misères. Témoin journalier de l'abjection, du dédain, ou de l'indifférence qu'inspirait leur misère, Chrysostome se fait leur défenseur. Tâche admirable qu'il remplit avec tout le zèle d'une âme inspirée, avec tout le succès d'un envoyé de Dieu. Jamais son éloquence ne prend un essor plus sublime que lorsqu'il voit l'extrême misère du pauvre mourant de faim le long des rues et que son cœur est ému du sentiment de ses privations. Entrant à l'église pour parler de l'aumône, il commence ainsi :

« Je viens remplir auprès de vous, mes frères, une mission auguste, une mission aussi importante que légitime. Je viens au nom des pauvres qui, comme vous, habitent cette grande ville. Ce sont eux qui m'ont député vers vous. Pour me charger de cet office, ils n'ont point employé de discours ; il n'y a point eu de leur part d'assemblée, ni de délibération ; le seul aspect de leurs misères a engagé la démarche que je fais. En traversant les rues de la place publique pour me rendre dans cette

enceinte, mes yeux rencontraient à chaque pas de ces infortunés gisant étendus par terre ; les uns les mains mutilées, les autres privés de la vue, d'autres couverts d'ulcères, sans espoir de guérison, exposant à tous les regards des plaies dégoûtantes qu'ils ne pou-[161]-vaient dissimuler. Me taire en semblable circonstance, ne pas intéresser en leur faveur votre charité serait de ma part la plus cruelle insensibilité ; d'autant plus que les paroles de l'Apôtre qui viennent de vous être lues¹ m'en offrent l'occasion toute naturelle. Il est toujours utile de parler de l'aumône, puisqu'il n'est pas un moment où nous n'ayons besoin pour nous-mêmes de mériter la miséricorde du Seigneur en exerçant la miséricorde envers nos frères. Mais c'est plus particulièrement dans la saison rigoureuse où nous sommes que ce devoir nous doit être plus sacré. À toute autre époque de l'année, les pauvres ont bien plus de ressources. S'ils manquent de vêtements, du moins la chaleur du soleil les défend contre leur nudité. Ils peuvent impunément se passer de couche, de chaussure ; l'eau des fontaines suffit à leur boisson et quelques légumes à leur nourriture. Ajoutez qu'ils ont plus de moyens de travail. Leurs bras servent à la construction des édifices, à la culture des terres, à l'équipement des navires. Tout leur manque à la fois dans cette saison où, pourtant, les besoins se multiplient et deviennent plus pressants avec les privations, accablés au dedans par la faim, au dehors par le froid. À défaut de tout autre moyen de subsistance, tendons-leur une main propice et donnons-leur sinon le salaire, du moins l'aumône. Faisons monter avec nous dans cette tribune saint Paul, ce grand procureur de tous les pauvres, signalé plus que tous les autres par un zèle infatigable à les servir. Pas une de ses Épîtres où il ne

¹ C'étaient les paroles *Quant à la collecte en faveur des saints*, c'est-à-dire des disciples de Jérusalem. Voir 1 Cor., 16, 1.

recommande les pauvres. Il savait de quelle importance est ce devoir ; voilà pourquoi à toutes les ordonnances qu'il prescrit, à tous les conseils qu'il propose, il ajoute un précepte particulier sur cette matière, faisant de cette doctrine le couronnement de la vie chrétienne. » (De eleemosyna, 1).

La même charité qui avait porté Chrysostome à se faire le défenseur de ses concitoyens, au temps où les éprouvaient si cruellement les conséquences de leur rébellion, le poussait à prendre la défense des pauvres et des miséreux opprimés par les riches. Quelle dureté de la part de ceux-ci envers les déshérités de ce monde ! Quel appétit des richesses ! Quel luxe scandaleux dans les vêtements, les maisons, les meubles, l'équipage et le nombre de domestiques ! Chrysostome a parlé contre lui avec une [162] superbe violence qu'il nous faut rappeler. Il vient de s'élever contre l'odieux raffinement de luxe des Byzantins décadents à qui il fallait des lits, des sièges, de la vaisselle, des marmites et même des vases, consacrés aux usages les plus vils, d'argent pur.

« Je sais fort bien, continue-t-il, que beaucoup me raillent de m'acharner ainsi à combattre les abus. Que m'importe ! Il suffit que mes discours soient profitables à quelques-uns. Il me plaît de répéter que la richesse est cause de folie. Amoureux de luxe, si vous aviez assez de biens entre les mains, vous en viendriez à vouloir que les murailles des cités, la terre et le ciel fussent d'or. » (Hom. 7, 5, in ad Col.).

« O fureur ! O stupidité ! À côté de vous, une créature faite à l'image de Dieu meurt de misère et votre souci est de faire confectionner des vases honteux d'argent pur ! Ah ! mes paroles vous font rougir ! Que votre pudeur vienne plutôt de l'intempérance de votre luxe et rougissez de votre propre barbarie. Ce sont vos femmes, dites-vous, qui vous

entraînent à ce faste insolent, mais c'est bien vous qui aidez à réaliser ces extravagances. Si elles l'osaient, elles feraient enchaîner leurs cheveux, leurs sourcils, leurs lèvres dans l'or. Ce n'est pas une hyperbole. Je viens d'apprendre que le roi des Perses porte une barbe en or, ses barbiers ayant trouvé le moyen d'enfermer chacun des poils de sa tête dans un étui d'or. Gloire à vous, ô Christ, qui nous avez délivrés de tant d'horreur et de folie ! Quant à vous, chrétiens, sachez qu'il ne vous est pas seulement conseillé, mais ordonné de renoncer à toute fantaisie de luxe déplacé. Me comprenne qui voudra. Mais sachez bien que je ne souffrirai pas de tels excès. À ceux qui scandaliseront chrétiens et païens par leurs mœurs, j'interdirai l'entrée de l'église. » (Ibid.).

« Non, vraiment, je ne puis souffrir cette mollesse et ces somptuosités infâmes. Je ne puis souffrir que l'Église, ayant tant de riches parmi ses enfants, ne puisse secourir ceux qui sont pauvres. L'un est affamé, l'autre regorge de vin ; l'un emploie l'argent aux plus vils usages tandis que l'autre n'a pas de pain à manger. Non, je ne puis pas tolérer une telle cruauté, un tel dérèglement. » (Ibid.).

« Vos chiens sont nourris avec soin et vous laissez mourir de faim, non un homme, mais Jésus-Christ même ! Des hommes que Dieu a créés à son image sont couverts de méchants haillons et couchés presque nus sur du fumier et vous n'en avez point pitié ! Et le mulet qui porte votre femme est couvert de housses magnifiques, et sa crèche est lamée d'or, et les membres de Jésus-[163]-Christ, pour qui il a répandu son sang, n'ont pas le strict nécessaire ! » (In Ps. 48).

« Vous habitez des maisons à triple étage et le pauvre n'a pas même un toit pour s'abriter ; vous reposez sur des

lits moelleux et il n'a pas même un oreiller... Et quand vous accaparez les grains, haussez les prix et inventez de nouvelles formes d'usure, quel espoir de salut aurez-vous ? » (Hom. 17, 3, in ad 2 ad Cor.).

Chrysostome avait le « *sens social* » et le souci de la « *communauté* » et s'efforçait de l'inspirer aux riches. Ses sorties véhémentes contre eux montraient à l'évidence jusqu'où peut aller l'avarice de cœur.

LA COMMUNAUTÉ DES BIENS

Tels sont, d'après Chrysostome, les caractères de la passion des richesses : sottise, frénésie, inhumanité, bassesse. Un mot les résume : l'aveuglement. Aveuglement déplorable qui cache à ceux qui en sont atteints l'usage, l'issue, l'acquisition de la richesse. En ce dernier point surtout l'aveuglement est désastreux. « *Si vous êtes riches*, enseignait Chrysostome, *ce n'est pas pour vous, mais pour les autres* » et, contre ceux qui oubliaient cette règle, les « *rapaces* », comme il les nomme après saint Paul, son indignation n'a pas de mesure. Semblables à ces histrions qui font mille efforts pour apprendre leurs jongleries, mais ne connaissent rien de la vie réelle et sérieuse, ils s'épuisent à la conquête de l'or, et quand ils en sont maîtres, ils ne savent pas l'employer. Et le bouillant orateur ne craignait pas d'affirmer que même les biens acquis par un légitime héritage provenaient d'une source empoisonnée :

« Pourriez-vous bien, s'écrie-t-il, en remontant de génération en génération, montrer que cette fortune est juste à son origine ? Non, vous ne le pouvez pas ; c'est que nécessairement la source en est empoisonnée par une fraude quelconque. Comment cela ? Parce que Dieu n'avait pas fait au commencement celui-ci riche et celui-là

pauvre : au moment de la création, il n'indiqua pas des trésors à l'un en mettant l'autre dans l'impossibilité de les [164] trouver ; il livra à tous la même terre. D'où vient donc que, la terre étant un bien commun, vous en possédez des arpents sans nombre tandis que votre voisin n'en possède pas une motte ? « C'est mon père qui me les a laissés », direz-vous. Et qui les a laissés à votre père ? - « Ses ascendants. » Il faut bien cependant trouver l'origine, quand on remonta assez haut. Jacob fut riche, mais en récompense de ses travaux. » (Hom. 12, 4, in 1 ad Tim.).

Chrysostome déclare clairement dans ce texte son mépris des richesses en terres, en maisons et en capitaux des opulents citoyens d'Antioche, richesses malhonnêtement acquises plus d'une fois. Par contre, il admet la légitimité d'une appropriation personnelle lorsque celle-ci est fondée sur le travail. Telle est la richesse pastorale de Job, d'Abraham, des grands cheiks du désert. Cette préférence de notre auteur pour les richesses qui sont le fruit du travail ne l'empêche pas de reconnaître, comme tous les autres Pères, la légitimité des différentes appropriations personnelles légalement admises. Il dépasse néanmoins les autres Pères lorsqu'il développe sa thèse personnelle sur la supériorité de l'appropriation collective. Se posant la question de savoir s'il n'est pas un mal de garder pour soi les biens qui servent à l'utilité générale, il raisonne comme suit :

« La terre, avec toute son étendue, n'est-elle pas au Seigneur ? Du moment où nos possessions sont celles de notre commun Maître, ne doivent-elles pas aussi profiter à nos co-serviteurs ? Tous biens de maîtres sont communs ; n'est-ce pas là le régime des grandes maisons ? Tous y reçoivent, par exemple, une égale ration de blé ; elle sort du grenier de la famille et la demeure du maître est pour tous. Communes également les possessions impériales : les

*villes, les places, les promenades appartiennent à tout le monde ; nous y avons tous droit au même titre... Or, par rapport à ces biens communs, il n'existe aucune contestation, la paix est complète. Mais on se querelle pour des maisons particulières et des capitaux. Ces glaçantes paroles, **le tien et le mien**, quelles causes de contestations et d'ennuis ! Otez-les, plus de luttes, plus d'inimitiés. Ainsi la communauté nous convient beaucoup mieux et se trouve bien plus dans la nature que la propriété. » (Hom. 12, 4, in 1 ad Tim.).*

[165]

Pourquoi dès lors ne pas concevoir le projet d'un État idéal où règnerait une telle communauté des biens ? Chrysostome y a pensé et un jour, c'était à Constantinople, s'est prononcé très nettement pour cette dernière solution. S'il conclut pour la communauté des biens, ce n'est évidemment pas le communisme économique qu'il envisage, mais le communisme religieux de la charité, tel qu'il fut pratiqué dans la toute primitive Église de Jérusalem. Commentant les Actes des Apôtres, l'évêque de Constantinople s'arrête avec complaisance à décrire la vie de la première communauté chrétienne où chacun livrait ses champs, ses possessions, ses maisons. « *Je ne parle pas, ajoute-t-il, des esclaves car il n'y en avait pas alors, mais probablement on les affranchissait.* » Il croit constater que c'est dans la parfaite pauvreté volontaire que résidait la parfaite union des premiers chrétiens car, en se dépouillant de leurs biens, ils tarissaient la source de toute iniquité. C'était comme dans la maison paternelle où tous les enfants sont égaux. Cette égalité parfaite formait d'eux comme une société d'esprits célestes ; ils avaient fait de la terre un paradis et touchaient ainsi à la perfection.

Ce régime communiste des fidèles hiérosolymitains, Chrysostome le dépeint en paroles seulement, pour en goûter le charme, puisqu'il est impossible d'en voir la réalité. Toutefois, il

ajoute : « *Aujourd'hui encore, si cela se faisait, nous vivrions plus contents, riches et pauvres, et les pauvres n'en auraient pas plus de bonheur que les riches.* » Et voilà qu'en évoquant devant son auditoire ce touchant souvenir de l'âge d'or de la foi, l'orateur se persuade que ce rêve n'est peut-être pas tout à fait chimérique, même au point de vue économique. Faisons un calcul, dit-il. Il y a à Constantinople cent mille chrétiens. Leur fortune totale se chiffre à un million de livres d'or - ou peut-être à deux ou trois fois cette somme. Il n'y a pas plus de cinquante mille pauvres dans la capitale. Les fonds seront donc suffisants pour pourvoir à leur nourriture de chaque jour ; on diminuerait d'ailleurs les dépenses en les faisant manger en commun. Et si les fonds venaient à s'épuiser ? Chrysostome ne croit pas que ce serait jamais le cas car la grâce de Dieu, plus abondante, suppléerait à tout. Les païens eux-mêmes, attirés par la générosité [166] de cette initiative, voudraient contribuer à sa réalisation. Et Chrysostome, suggestionné par cette idée, plus généreuse que sage et éclairée, en parle comme si on allait déjà la mettre à exécution : « *Obéissez-moi, et tout s'accomplira heureusement et avec ordre ; et si Dieu nous prête vie, je crois bien que nous nous résoudrons pour ce genre de vie* » (*In Act. Ap., hom. 11, 3 ; 11, 1 ; 7, 2-3*).

S'emparant de ces textes, certains auteurs en ont conclu que Chrysostome a vraiment voulu tenter un essai de collectivisme proprement dit ; s'il n'a pas réussi à mettre son désir à exécution, c'est que ses démêlés avec le pouvoir civil l'en empêchèrent !

À remarquer d'abord qu'il y a de l'hyperbole oratoire dans les paroles de notre auteur, ensuite que ce pieux dessein ne tient que peu de place dans son esprit, enfin que cette communauté des biens qui illustra le berceau de l'Évangile est une communauté de charité supposant :

- 1) Une pauvreté volontaire telle que l'acceptent les moines.
- 2) Une sainte fraternité où tous les membres n'ont qu'un cœur et qu'une âme.

- 3) Un standard de vie pas élevé du tout puisque la frugalité y règne.

En un mot, cette communauté des biens est une communauté de pauvreté qui n'est elle-même qu'un dépouillement en vue de gagner la vie éternelle.

Somme toute, les efforts de Chrysostome tendirent moins à faire revivre la physionomie particulière du collectivisme hiérosolymitain qu'à ressusciter l'élan de charité des premiers fidèles. C'est pourquoi il prêche avec un zèle inlassable la charité envers les hommes comme la manifestation la plus parfaite de l'amour de Dieu. Restreindre le paupérisme, supprimer les plus criantes inégalités sociales, subvenir aux besoins des pauvres, voilà les devoirs de la charité. Devoirs que Chrysostome résume en un mot : l'aumône.

L'AUMÔNE, ALIMENT DE LA CHARITÉ

L'aumône, dans la langue de Chrysostome, a une ampleur beaucoup plus grande que dans l'usage moderne. Pour Chrysostome, l'aumône est l'aliment de la charité ; celle-ci se nourrit [167] et s'entretient par l'aumône. Faire l'aumône, c'est ouvrir son cœur bien large à toutes les misères humaines, tant spirituelles que corporelles. C'est témoigner de véritables bons offices au prochain, tels que secourir les indigents, assister les malades, aider les opprimés, secourir ceux qui sont dans le malheur, pleurer avec ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, donner de bons conseils, etc. L'aumône, en général, comprend donc toutes sortes d'aumônes. Il y a entre elles une hiérarchie. L'aumône spirituelle est plus grande que toutes les autres :

« Elle est meilleure, plus noble et plus parfaite ; car, par là, on ne chasse pas la famine, mais une mort funeste. Tel fut le ministère que les apôtres remplirent avec tant de

générosité, c'est pour cela qu'ils remirent à des inférieurs la dispensation des aumônes, se réservant de secourir les hommes par l'enseignement. » (Hom. 25, 4, in Act. Ap.).

« Autant le corps est inférieur à l'âme, autant l'aumône corporelle, qui distribue les richesses aux indigents, est inférieure à l'aumône spirituelle qui, par de salutaires avis et de continuelles exhortations, ramène dans le droit chemin les négligents et les paresseux en leur montrant la laideur du vice et la merveilleuse beauté de la vertu qui est selon Dieu. » (Hom. 3, 4, in Gen.).

Le mot d'aumône vient du sentiment de compassion naturelle qu'excite dans nos cœurs la vue de la souffrance. Il est si naturel à l'homme de s'attendrir sur les douleurs de ses semblables qu'il ne peut voir sans pitié souffrir les animaux : la vue même d'un lionceau l'attendrit. La miséricorde est l'âme du monde. Il est impossible qu'une âme élevée ne soit pas accessible à la commisération, comme il est impossible qu'une âme miséricordieuse ne soit pas une âme élevée. Cette qualité d'âme est celle qui rapproche le plus de Dieu.

« Aussi, dit Chrysostome, si l'on veut être semblable à Dieu, il faut l'imiter dans sa miséricorde. Jésus-Christ ne dit pas : Si vous voulez être semblables à Dieu, matez votre corps, mortifiez votre chair, purifiez votre cœur, élevez votre esprit à lui par la prière ; ces vertus, toutes nécessaires qu'elles soient au salut, ne [168] sont point après tout le caractère et l'essence de Dieu. Mais la bonté, la compassion, la miséricorde et la charité, voilà tout à la fois et la nature de Dieu et son ouvrage. » (Hom. 40, in Io.).

L'aumône à elle seule est plus parfaite que la virginité ; elle est supérieure aux austérités et au martyre même ; la raison en est tout indiquée :

« Car être vierge, jeûner, coucher sur la dure - si pénible cela soit-il à la nature humaine - ne regarde que celui qui accomplit ces actes ; cela ne contribue au salut de personne d'autre. L'aumône, au contraire, s'étend à tous et elle embrasse les membres de Jésus-Christ. Or, il y a plus de perfection dans les actes qui s'étendent à un grand nombre que dans ceux qui ne concernent qu'un seul. » (Hom. 6, 2, in ad Tit.).

La valeur de l'aumône réside donc dans la recherche de l'intérêt commun sous l'inspiration de la charité. Doctrine tout à fait conforme à l'idée que Chrysostome s'est faite du corps mystique du Christ : *« Nous sommes un seul corps, les parties les uns des autres et membres. Ne nous comportons donc pas comme si nous étions séparés et qu'on ne dise pas : un tel n'est pas mon ami, ni mon parent, ni mon voisin et je n'ai rien de commun avec lui. » (Hom. 15, 3 in Io.)* Sur ces considérations, Chrysostome établit le devoir de la charité et de l'aumône, obligation élémentaire du chrétien. C'est là une chose qui lui est tout à fait propre : *« Il n'y a rien qui caractérise le chrétien autant que l'aumône, rien que les infidèles admirent autant que la charité. » (Hom. 32 in ad Hebr.)*

De là aussi cette magnifique doctrine de l'identification du pauvre avec Jésus-Christ, que Chrysostome développe d'une façon vraiment saisissante.

IDENTIFICATION DU PAUVRE AU CHRIST

Si nous élevons notre regard vers Dieu, vers Jésus-Christ, vers notre Rédemption, que voyons-nous ? Dieu nous a fait l'aumône de son Fils. Or, ce Fils de Dieu s'est montré indifférent à la [169] richesse et a voulu s'identifier aux malheureux de cette vie. Telle

est, en effet, la condition humaine qu'il s'est imposée : il est né pauvre, il a vécu pauvre et parmi les pauvres, il les a proclamés bienheureux ; et telle est encore sa sollicitude pour ses compagnons d'infortune qu'il vit en eux : les pauvres sont ses mandataires et ses ambassadeurs. Qui reçoit les pauvres le reçoit. Qui repousse les pauvres le repousse. Ce morceau de pain, cette pièce de monnaie, ce vêtement, cet abri qu'on refuse aux pauvres, c'est au Christ Fils de Dieu qu'on les refuse. Le Christ veut tenir de nous son pain et son vêtement afin de pouvoir nous rassasier et nous couvrir de gloire éternellement. « *C'est pourquoi, semble-t-il nous dire par la voix de Chrysostome, alors qu'il me serait extrêmement facile de me suffire à moi-même, j'aime mieux errer en mendiant, tendre la main devant ta porte, pour être nourri par toi, c'est par amour pour toi que j'agis ainsi. J'aime donc m'asseoir à ta table, comme l'aiment tes amis et je m'en glorifie ; à la face du monde, je proclame tes louanges et je te montre à tous comme le nourricier de ton Sauveur.* » (Hom. 15, 6, in ad Rom.).

Cette doctrine de l'identification du pauvre avec Jésus-Christ est tellement importante, tellement fondamentale qu'elle fera dire à Chrysostome que le pauvre est un temple aussi respectable et même en quelque sorte plus respectable que celui où se consomme le sacrifice eucharistique parce que, sur les autels, on sacrifie Jésus-Christ et que, dans les mains du pauvre, on soulage Jésus-Christ. L'éminente dignité du pauvre est d'être une dignité divine : il est un autre Jésus-Christ. Il est Jésus-Christ continué et éternisé.

« *La parole du Seigneur est formelle : **Qui vos suscipit, me suscipit.** Recevoir un pauvre, c'est recevoir Jésus-Christ ; soulager un pauvre, c'est soulager Jésus-Christ. Ah ! ne le méprisons pas lorsque nous le verrons affligé de froid et dans la nudité : il s'offre sans cesse à nos regards, dans nos places et dans les voies publiques, à l'entrée de nos églises, dans nos maisons,*

partout. A chaque heure du jour, nous pouvons, quoique laïc, devenir le prêtre de Jésus-Christ, investi des splendeurs mystérieuses d'un nouveau sacerdoce. Notre autel, quel est-il ? Autel sacré, saint des saints admirable : la main du pauvre. Et la victime ? Notre [170] aumône elle-même, dont le parfum montera jusqu'au ciel. Quand nous n'accompagnerions pas notre offrande du chant des hymnes sacrés, quand nous nous tiendrions dans le silence, notre bonne action parlera pour nous et plus éloquemment que nous. Dieu recevra de nos mains un sacrifice de louange, non par l'immolation réelle d'une victime, mais par le culte intérieur que lui rend l'âme fidèle. » (Hom. 20, in 2 ad Cor.).

Le grand évêque tire avec intrépidité les conclusions d'un si haut enseignement. À l'instar de saint Paul, il invite ses fidèles à se revêtir des entrailles de miséricorde : *se revêtir*, afin que la miséricorde soit toujours avec eux, comme un manteau ; *d'entrailles de miséricorde*, afin qu'ils imitent l'amour naturel (Hom. 14, 9, in ad Rom.).

Si vraiment Jésus-Christ s'offre à nous dans ses pauvres, le refus de l'aumône constituera un crime de lèse-majesté divine et suffira amplement à notre réprobation. Or, le refus de l'aumône provient de l'attachement à la richesse, de la cupidité et de l'avarice. La richesse mal employée engourdit le cœur. Nous l'avons vu plus haut. On se rappellera comment notre orateur, à la suite d'une audacieuse vitupération, évoqua la personne même du Christ venant supplier les grands et les riches de ne pas déshonorer le christianisme par les caprices d'un luxe sans règle et sans goût. Ainsi donc, pour lui, l'aumône est un précepte de l'Évangile ; elle est encore une loi sociale.

Chrysostome répète souvent que l'aumône n'a pas été introduite dans les rapports entre frères au bénéfice de celui qui reçoit, mais de celui qui donne. C'est le bienfaiteur, en effet, qui en

tire le principal avantage. Nous avons tous besoin les uns des autres ; vis-à-vis du bien d'autrui, chacun de nous est dans une certaine indigence, chacun est solidaire de tous. Le militaire ne peut se passer de l'ouvrier, ni celui-ci du commerçant, ni l'un ni l'autre du cultivateur ; le maître a besoin du domestique, le pauvre du riche, le riche du pauvre ; celui qui ne peut travailler a besoin de celui qui fait l'aumône. Mais (c'est l'œuvre de l'ineffable sagesse de Dieu), le pauvre est l'homme nécessaire entre tous. Chacun donne à sa manière : le pauvre donne à la société son indigence et ce n'est pas là un moindre don. Sans cette misère humaine à secourir, la société [171] garderait-elle encore un ferment de bonté ? Lorsque le cœur de l'homme n'est pas attendri par cette conviction qu'une nécessité le lie à ses semblables, il devient le cœur d'une bête féroce que rien ne peut apprivoiser (*Hom. 17, 2-3 in ad Cor. ; 15, 1, in ad Phil.*).

La société humaine n'étant tout entière qu'un échange de services, il n'est personne qui ne puisse être utile au prochain, pourvu qu'on veuille agir dans la mesure de ses forces.

« Ne vois-tu pas combien les arbres des forêts sont vigoureux, beaux, élancés, unis, élevés ? Cependant, si nous avons un jardin, nous préférons à ces arbres des grenadiers, des oliviers couverts de fruits ; car ces arbres stériles sont pour le plaisir, non pour l'utilité. L'utilité qu'ils peuvent avoir est mince. À eux ressemblent ceux qui ne considèrent que leur intérêt propre ; ou plutôt, ils ne leur ressemblent même pas ; ils ne sont bons qu'à subir la vengeance, tandis que ces arbres stériles servent à construire des édifices et à en consolider l'intérieur. (...) Ne me dis pas : il m'est impossible d'agir sur les autres. Si tu étais chrétien, l'impossible, c'est qu'il n'en fût pas ainsi. Ce qui est dans la nature d'une chose n'admet pas de contradiction ; de même ici : c'est donc dans la nature du chrétien. N'insulte pas Dieu. Si tu disais que le soleil ne

peut pas briller, tu l'insulterais. Si tu disais que le chrétien ne peut pas être utile, tu insulterais Dieu et l'appellerais menteur. Car il est plus facile pour le soleil de n'avoir ni chaleur ni clarté que pour le chrétien de ne pas répandre la lumière ; il est plus facile à la lumière d'être ténèbres que de voir arriver cela. Ne dis donc pas : impossible ; c'est le contraire qui est impossible » (Hom. 20, 5, in Gen.).

La charité impose des devoirs à tous, donc tous peuvent accomplir ces devoirs. Mais au temps de Chrysostome, cette charité chrétienne avait peine à se développer dans l'atmosphère empestée d'une société presque semi-païenne : les théâtres, les fêtes et réjouissances publiques, de même que le luxe des vêtements, du train de maison et des équipages, opposaient à son exercice un obstacle puissant. On comprend dès lors que les Pères, et plus particulièrement Chrysostome, aient attaqué les abus auxquels se livraient les riches, en des critiques dont la netteté et la violence rempliraient d'aise les socialistes et les [172] communistes de nos jours. On entend encore Chrysostome prêcher que le riche est tenu de ne pas oublier les fins universelles de la propriété, qu'il est administrateur des richesses et non point tant pour soi que pour le bien de la société.

LE MÉTIER DES RICHES

Chrysostome a magnifiquement défini cette fonction sociale de la richesse dans les sociétés chrétiennes : de même que le laboureur, le pêcheur, le marin, le forgeron, le soldat concourent au bien public par l'exercice de leur métier, le riche y doit collaborer par le déversement de son superflu. S'il ne le fait pas, c'est un organe qui se gorge de nourriture aux dépens des autres.

« *De même que chaque artisan a son art, de même le riche qui ne sait ni fabriquer l'airain, ni construire un navire, ni tisser, ni bâtir, ni faire aucune chose semblable, doit apprendre à user des richesses comme il convient et à faire l'aumône aux pauvres, ce qui est le premier des métiers.* » (Hom. 49, 3, in 1 ad Cor.).

Art sublime, en effet. Les ateliers en sont au ciel, le maître en est Jésus-Christ, la fin en est une béatitude éternelle. Quel soin donc les riches doivent apporter à l'acquisition de leur métier tout grandiose, tout divin ! Et comme cet art consiste à donner à la richesse son emploi légitime, combien ils doivent éviter tout emploi qui viole les règles de cet art qu'il leur est donné de cultiver !

Saint Dominique répondait à l'un de ses fils qui lui reprochait de disperser aux quatre coins du monde des disciples à peine réunis : « *Entassé, le grain se corrompt ; jeté au vent, il porte des fruits.* » Chrysostome disait la même chose des richesses : distribuez-les aux indigents et vous les retrouverez à grand intérêt. L'aumône est une semence : dès qu'on l'entasse, elle se pourrit ; elle fructifie dès qu'on la sème. Ainsi en est-il du cultivateur, du commerçant, du navigateur. Pour réaliser des gains, ils commencent par lancer des capitaux. Ils courent des risques, c'est vrai, et parfois font faillite ; les riches selon Dieu gagnent à coup sûr et toujours. La possession chez ces derniers est vraiment réelle, ils possèdent sans être possédés puisqu'ils [173] savent disposer de leurs biens comme il convient. S'il faut perdre sa vie pour la retrouver, il faut de même se détacher de ses biens pour les posséder. Chrysostome indique nettement cela : « *Ce n'est pas dans la possession, c'est dans le mépris des biens matériels que consiste la véritable richesse.* » Le mépris de l'argent ouvre le cœur sur le monde. Pour Chrysostome, l'action charitable du riche, c'est à la fois l'amour qui déborde du cœur et l'aumône qui tombe de la main.

« *Væ vobis divitibus !* » Malheur à ceux qui ferment leur cœur à la détresse ! Ils deviennent les fléaux de la société. Ne pas faire

l'aumône, c'est tromper Dieu et frustrer les pauvres. C'est un vol : « *Rapina est non impertiri de tuis facultatibus* ». Car ce qu'on possède n'est pas à nous, mais est destiné à nos frères. Notre Seigneur l'a dit en prononçant la condamnation du mauvais riche ; il l'a réprouvé pour avoir joui en égoïste de sa fortune, pour avoir refusé la charité de l'aumône. Dans la pensée chrétienne, l'aumône est une restitution faite à Dieu en la personne des pauvres. Quand le chrétien donne, c'est à Jésus-Christ qu'il donne. Encore faut-il savoir combien donner et comment donner.

La réglementation prudente dont rêve Chrysostome et qu'il prône, c'est que tous aient le nécessaire et s'en contentent. Et c'est à ce point que se ramènent finalement toutes les exhortations de notre orateur. Il le dit avec éloquence et autorité.

« Nous ne prétendons point vous réduire à une pauvreté extrême : nous demandons seulement que vous retranchiez l'inutile et que vous vous contentiez du suffisant. Cela consiste pour vous à avoir ce sans quoi la vie ne peut être vécue. Personne ne vous détourne de cela et ne vous interdit votre nourriture quotidienne : je parle de nourriture et non de luxe, des vêtements et non des ornements... Le superflu, c'est ce qui dépasse le nécessaire. C'est ce qui manque sans que nous cessions pour cela de vivre d'une manière honnête et saine. Dans nos vêtements, notre nourriture, nos maisons et dans tout le reste, tenons-nous-en au nécessaire. Le superflu, c'est la même chose que l'inutile. » (Hom. 19, in 2 ad Cor.).

Il faut donner à celui qui est vraiment dans le besoin. Ici, le discernement s'impose car la misère a sous tous les régimes [174] ses extrémités. Chrysostome cite même des enfants mutilés dans l'intention d'émouvoir par le spectacle de leurs infirmités la compassion du peuple au profit de leurs barbares parents. Ce sont des escrocs de la charité. S'il est désirable de donner à bon escient,

il n'est pas nécessaire, dit Chrysostome, de départager les nécessiteux entre bons et mauvais. « *Quand tu verras un être souffrant, ne dis pas : « Il est mauvais », mais, qu'il soit païen ou Juif, s'il a besoin de miséricorde, n'hésite pas. Quel que soit son malheur, il a droit à être secouru* » (Hom. 10, *in ad Hebr.*). C'est sa spontanéité qui fait la force de la charité. « *Au cœur de la charité, comme l'a dit sainte Catherine de Sienne, se trouve toujours la perle de la justice.* »

Comment donner ? L'aumône ne se réduit pas au don matériel. Elle doit s'accompagner du don de soi-même, avec toutes ses forces, avec tout son cœur. La manière de donner double la valeur du don. Que de tact, que d'abnégation, que d'oubli de soi suppose l'aumône venue du cœur ! Sans cela, le don matériel ne laisse que de l'amertume dans l'âme des pauvres.

« Si la faim les a forcés à braver toute honte, elle ne les empêche pas de ressentir les injures. Passer de la faim à la nécessité de mendier, de la mendicité à l'obligation de braver toute honte, de la perte de toute honte à l'obligation d'essuyer tous les affronts : cercle fatal qui donne le vertige à l'âme, jette un voile sur ses yeux et l'entraîne, finalement, à la chute, au désespoir. » (De Sac., 16-17).

On ne fera jamais assez pour soulager le sort des malheureux. L'Église, au cours des siècles, s'est montrée leur bienfaitrice, mais elle n'a pas le monopole de la bienfaisance. Ses fils y sont tenus comme elle. C'est le message que Chrysostome porta aux chrétiens de son époque. Et il est toujours actuel.

Bruxelles.

Fr. BRUNO H. VANDENBERGHE, O. P.

BRUNO H. VANDENBERGHE, O. P.
CHRYSOSTOME ET PAUL
La Vie spirituelle, vol. 87, août-septembre 1952,
n° 376, pp. 161-174

Saint Jean Chrysostome avait pour saint Paul une prédilection marquée : il en fit le maître et le modèle de sa vie, de sa prédication, de ses souffrances apostoliques.

CHRYSOSTOME ET PAUL

[161]

Le 27 janvier 437 avait lieu à Constantinople une cérémonie de funérailles digne de la grande histoire. On ramenait du Pont-Euxin (la mer Noire), pour l'ensevelir dans le tombeau des empereurs, la dépouille mortelle de saint Jean Chrysostome. Le pontife proscrit qui, trente ans plus tôt, expirait sur les routes de l'exil rentrait en triomphe dans sa capitale. Le monde reconnaissait enfin que sa vie, si agitée et si bien remplie, avait eu quelque chose de grand, d'inspiré, d'incompréhensible même, qui tenait plus du ciel que de la terre.

« *Gloire à Dieu...* », avait-il dit régulièrement en finissant ses sermons. Et cet hosanna, il l'avait répété dans les malheurs et la persécution. De son exil il écrivit de nombreuses lettres, rendant gloire et grâces à Dieu de souffrir persécution pour la justice. Écrites en un temps de misère, ces lettres encouragent les destinataires au détachement, au courage, à la confiance et à l'abandon à la Providence. Leur objet est de chasser la tristesse en développant quelques considérations très simples sur les raisons d'espérer. Tel est le message que porte la lettre à l'évêque Cyriaque :

« *Gardez-vous du découragement, et du désespoir. Moi-même, quand on me chassait de la ville, je m'en inquiétais peu, et je me disais à moi-même : Si l'impératrice veut m'exiler, qu'elle m'exile : **Au Seigneur appartient la terre et ce qui la couvre.** Si elle veut scier mon corps, qu'elle le fasse ; je saurai suivre l'exemple d'Isaïe. Si elle veut me précipiter dans la mer, je n'ai [162] point oublié Jonas. Si elle veut me jeter dans une fournaise, j'ai un modèle dans les trois enfants qui ont été condamnés à ce supplice. Si elle veut me livrer aux bêtes, je songe à Daniel, abandonné aux lions dans une fosse. Si elle veut me lapider, qu'elle me lapide ; Étienne, le premier martyr, m'a donné l'exemple. Si elle veut ma tête, qu'elle la prenne ; j'ai pour maître Jean-Baptiste. Si elle veut mes biens, qu'elle les prenne. **Nu je suis sorti du sein de ma mère, nu aussi je m'en irai.** » (Lettre CXXV).*

Voilà indiquée, dans ces paroles, l'acceptation joyeuse, reconnaissante, héroïque, des épreuves que Dieu lui envoie. Il y rappelle les exemples de quelques grands saints. D'ordinaire, c'est à saint Paul qu'il renvoie et à sa personne qu'il rattache ses enseignements. A Paul, le preneur d'âmes, dont les risques de ses voyages, de ses naufrages ou de ses bastonnades, les dangers de ses emprisonnements et de ses chaînes, n'étouffaient pas la voix. Paul, l'incomparable apôtre à l'incomparable amour. Paul, qui mettait à profit jusqu'aux moindres occasions d'annoncer la parole de Dieu, et qui, par le charme de son éloquence et de sa vertu, captivait ceux qui le retenaient prisonnier. Voilà l'homme qu'il faut imiter, parce qu'il a les idées de Jésus dans la tête et son amour dans son cœur : c'est la parfaite image du Christ. Ce sera facile de montrer combien Chrysostome a aimé, admiré, loué et imité saint Paul, le grand imitateur du Christ.

L'ADMIRATEUR DE SAINT PAUL

La vie de saint Jean Chrysostome a des traits communs avec ceux de saint Paul. Il eut une même préparation à l'apostolat ; Paul étudia à Tarse, Chrysostome à Antioche. Tous deux passèrent de longues années dans la retraite, l'un au désert, l'autre d'abord pendant quatre ans « *dans les montagnes* », sous la conduite d'un vieux Syrien, puis pendant deux ans dans la solitude absolue, dans une grotte. Cette vie contemplative est suivie ensuite d'une vie active et de prédications continuelles dont peu d'autres saints offrent un pareil exemple.

[163]

Les historiens ont affirmé que les forces physiques de Chrysostome ne purent pas porter les intolérables mortifications du monachisme. « *Je crois fermement, dit un auteur, que ce fut aussi le désir de travailler au bien de ses semblables, l'appel de la charité* »². A côté de l'apostolat invisible de la sainteté, tel celui des moines dans leur solitude, il y a l'apostolat visible de l'action et de la parole, et celui-ci ne peut se monnayer dans la solitude. Le destin de Chrysostome le portait vers l'action. L'action du prêtre a pour objet le salut des âmes et est ainsi l'exercice de la charité le plus agréable à Jésus-Christ. C'est fondamentalement une question d'amour. Aimer et servir les brebis du Christ, c'est aimer et servir le Christ, lui-même. Déjà son *Dialogue sur le sacerdoce* est tout entier pénétré de cette idée paulinienne, et Chrysostome, plus tard, y reviendra.

Le jour de son ordination à Antioche, lorsque - étendu sur les dalles de la basilique - il entendit la voix de son évêque appeler sur lui l'esprit de sagesse, de science et de sainteté, l'âme de saint Paul passa tout entière dans son âme. Il devint, depuis ce moment, le grand imitateur de ses travaux apostoliques et le puissant écho de sa parole inspirée.

² LEGRAND, *Saint Jean Chrysostome*, dans *Les Moralistes chrétiens*, p. 16.

Notre orateur, en effet, consacra, rien qu'aux seules Épîtres de saint Paul, plusieurs centaines d'homélies. La valeur exégétique en a été relevée par le moine Isidore de Péluse. « *Je crois - affirmait-il - que si le divin Paul avait voulu se commenter lui-même dans la langue attique, il ne l'aurait pas fait autrement que ce maître vénérable, tellement son exégèse de l'Épître aux Romains se signale par sa vie, sa beauté, la perfection de son style* » (*Ep. ad Isidorum Diac.*, 5, 32). Et de nos jours encore le P. Lagrange, le fondateur de l'École biblique de Jérusalem, faisait remarquer que ce commentaire s'impose vraiment à nous par sa clarté, sa richesse, son éloquence, ses applications pratiques bien fondées. Chrysostome lui-même, d'ailleurs, dans ses sermons reconnaît que ce qu'il sait, c'est à saint Paul qu'il le doit. Son génie a fructifié le sien. D'autre part, il souffre et s'attriste en songeant que non seulement tous les fidèles ne connaissent pas ce grand homme comme ils devraient le connaître, mais [164] que quelques-uns même ignorent jusqu'au nombre de ses Épîtres ; et cela, non par incapacité, mais parce qu'ils ne veulent pas entretenir commerce avec lui. Quant à lui, il a toujours recours à la sainte âme de Paul, « *parce que ses paroles ont la valeur de préceptes divins* ». Cette vénération pour le texte inspiré le porte à la vénération de la personne qui nous le communique. C'est même de l'amour, dont Chrysostome s'excuse près de ses auditeurs comme d'une passion : « *Pardonnez-moi, leur dit-il, ou plutôt ne me pardonnez pas, mais imitez cet amour. Celui qui parle d'un amour impur a raison de demander pardon ; mais quiconque parle d'un amour semblable à celui-ci doit s'en glorifier, chercher à faire partager sa passion et se donner le plus qu'il pourra de rivaux* » (*De mutat. nominum*, I, 3). Cette passion pour Paul est un honneur, une joie, une source féconde de vertus :

« *Ceux qui aiment un beau corps, qui s'éprennent d'un beau visage, s'ils sont eux-mêmes laids et difformes, ne trouvent pas dans leur passion un remède à leur propre*

difformité ; au contraire, leur laideur semble s'accroître. Dans l'amour spirituel il en est tout autrement. Celui qui aime une âme sainte, belle, glorieuse, parfaite, serait-il laid et difforme, devient par le constant amour des saints, semblable à celui qu'il aime. Car c'est un effet de la bonté de Dieu qu'un corps difforme et mutilé ne puisse point être corrigé, mais qu'une âme dégradée et hideuse puisse devenir belle et glorieuse. Car, de la beauté du corps il ne vous peut revenir aucun avantage, mais la beauté de l'âme vous peut procurer la jouissance de tous les biens qui sont dus à ceux qui prennent Dieu pour objet de leur amour »³.

Certes, Chrysostome aime tous les saints, mais plus que tous ce plus beau type qui puisse se concevoir, qui condense en lui tout ce qu'il y a de plus excellent chez tous les autres. Tout ce qu'il y a de plus admirable dans la vertu des patriarches et des justes, dans le zèle des apôtres et le dévouement des martyrs, on le retrouve dans la vie de saint Paul, porté à la plus haute éléva-[165]-tion. Sa plus grande gloire, c'est d'être au-dessus de toute louange. Il est le modèle achevé de la plus haute perfection, et quand Chrysostome contemple ses vertus, il admire en lui la mortification entière de toutes les passions, l'excellence du courage et la ferveur de l'amour divin. Il vante un jour sa haute « *philosophie* » et sa « *politique* » en disant qu'elles pourraient convenir à des anges. D'innombrables passages de ses œuvres chantent et exaltent les louanges de son héros. Sept discours, prononcés à Antioche et qui firent merveille, développent tous les contrastes de la physionomie morale de saint Paul. Le héros y est dépeint dans la grandeur de ses œuvres et la sublimité de ses fonctions, dans la profondeur de ses pensées et l'éloquence de sa parole, dans l'héroïsme de ses souffrances et la splendeur de ses miracles.

³ In illud : *Utinam sustineretis*, I.

LA PRÉDICATION DE SAINT PAUL

Paul est par excellence « *l'Apôtre* ». Qui dit apôtre dit apostolat. Celui de Paul fut à la fois rude, paternel et fécond. Saint Paul prédicateur n'a rien d'un discuteur, d'un métaphysicien, d'un chercheur : et cependant « *sans éloquence, il a été plus philosophe que les philosophes* ». Objectera-t-on de là qu'il ne se préoccupait pas de l'art de la parole ? Erreur grossière ! Qui fut plus éloquent, dans sa rudesse apparente, que saint Paul ? La grâce habitait en lui, il était le vase d'élection, l'hôte du troisième ciel, le thaumaturge puissant, l'irrésistible conquérant des âmes, plus riche que les rois, plus puissant que les riches, plus éloquent que les rhéteurs, et malgré toutes ces ressources surnaturelles Paul était loin de négliger l'étude. Certes, sa vie, ses vertus, ses martyres, suffisaient amplement à l'instruction des âmes ; néanmoins, Paul ne négligeait aucune des conditions humaines imposées au ministère de la parole. « *C'est par l'ouïe, dit-il, qu'entre la foi : **Fides ex auditu*** ». De là l'extrême importance qu'il attache à l'enseignement oral, donc aussi à l'étude et aux règles du bien dire qui le préparent. Or, la puissance de Paul était dans son irrésistible éloquence encore plus que dans ses miracles ; sa prédication [166] est son plus haut titre de gloire ; c'est par elle qu'il convainquait les uns, réfutait les autres, donnait à tous la lumière de la foi :

« *Comment, en effet, réussit-il, avant de s'être encore signalé par ses miracles, à confondre les Juifs de Damas ? Comment parvint-il à fermer la bouche aux Juifs hellénistes ? Pourquoi fut-il envoyé à Tarse ? N'est-ce pas parce que la puissance de sa parole triomphait de tout et parce qu'il écrasait toujours ses adversaires, au point que, ne pouvant supporter leur défaite, dans leur fureur ils cherchaient à le tuer ?*

« *Contre les judaïsants d'Antioche, d'où tirait-il sa force dans la discussion et dans la controverse ? N'est-ce pas la seule force de sa parole qui, dans Athènes, dans cette ville la plus superstitieuse du monde, amena à le suivre le célèbre Aréopagite et sa femme Damaris ? Est-ce que, pour l'entendre, on ne restait pas souvent bien avant dans la nuit, témoin l'aventure d'Eutychos tombé la nuit à Troie du haut de sa fenêtre pendant qu'il parlait ? A Thessalonique, à Corinthe, à Ephèse, à Rome même, ne passe-t-il pas ses jours, ses nuits entières, sans arrêt, à expliquer les Écritures ? Et que faudrait-il dire de ses entretiens avec les Épicuriens et les Stoïciens ?*

« *Pourquoi encore les Lycaoniens le prirent-ils pour Hermès, le dieu de l'éloquence ? **Et quod Mercurium esse putarent, id non signorum, sed eloquentiæ causa evenit :** Paul ne le devait pas à ses miracles, il ne le devait qu'à sa parole.*

« *D'où vient même à Paul sa place à part parmi les autres apôtres ? D'où vient que, sur toute la surface du monde, on ne parle guère que de lui et qu'il est sur toutes les lèvres ? D'où vient l'admiration qu'on a pour lui plus que pour tous les autres, non seulement chez nous, mais encore chez les Juifs et chez les Grecs ? N'est-ce pas de la puissance de ses Épîtres qui ont fait tant de bien, non seulement aux chrétiens de son temps, mais encore à ceux qui ont vécu depuis jusqu'à nos jours, et qui ne cesseront d'en faire jusqu'au dernier avènement du Christ, tant qu'il y aura des hommes sur la terre ? Ses écrits sont comme un rempart d'acier qui entoure et protège les Églises dans toutes les parties du monde. Vaillant champion de la vérité, il se tient encore debout au milieu de l'arène, maintenant toutes les intelligences sous le joug du Christ et terrassant toutes les doctrines qui veulent se dresser contre la science de Dieu. Voilà ce qu'il fait aujourd'hui encore par les*

Epîtres étonnantes qu'il nous a laissées et qui sont remplies de la Sagesse divine » (De Sac., 4, 7).

[167]

Ces considérations sur la pratique de l'éloquence dans saint Paul seraient par trop incomplètes si nous ne disions quelques mots de ses préceptes et de ce qu'il exige impérieusement du prêtre.

Un incapable qui accepte le sacerdoce, dit Chrysostome, se damne et damne les autres. On demande donc au ministre de la parole une solide formation doctrinale, puisqu'il doit non seulement être exemple, mais aussi lumière. Voici l'hérésie, le paganisme, l'athéisme, le fatalisme, le déisme, le matérialisme, la fausse science, la fausse histoire, la fausse philosophie : si ces ennemis de la vérité ne sont pas combattus, c'en est fait de beaucoup d'âmes. Le prêtre qui n'est pas équipé pour les luttes d'idées se heurtera à tant d'erreurs opposées et ne saura protéger la foi des fidèles, il sera un scandale :

« Car, lors même qu'on resterait soi-même inébranlable dans sa foi et invulnérable aux coups de ses adversaires, la foule des âmes simples, voyant leur chef vaincu et réduit au silence, oublie d'attribuer sa défaite à sa faiblesse et ne voient plus que l'effondrement de la vérité. C'est ainsi que l'ignorance d'un seul homme entraîne aux abîmes tout un peuple. Peut-être les âmes ne passent-elles pas encore tout à fait ni tout de suite dans le camp ennemi. Mais, sur les questions dont elles étaient sûres jusqu'ici, elles commencent maintenant à douter, et ce qu'elles admettaient jusque-là avec une foi inébranlable ne tient plus dans leur esprit avec la même fermeté. La confusion de leur maître a introduit et déchaîné dans leur esprit une tempête qui ne saurait se terminer que par un complet naufrage » (De Sac., 4, 9).

Vu les circonstances de l'auditoire, à la science il faut ajouter le saillant de la parole. Privée de charme, la prédication fait fuir l'auditeur et ne retentit qu'au désert. Avant tout, que le prêtre soit rempli de doctrine, mais que l'exactitude dans l'exposé des dogmes soit revêtue d'assez d'attraits pour captiver et retenir l'auditoire. L'auditoire - il faut bien le dire - est quelquefois exigeant, surtout pour le prédicateur de renom. S'il a donné beaucoup, on attend de lui plus encore. Ce dernier ne peut donc « *vivre sur l'acquit* » ni se fier à sa facilité, il lui faut travailler sans cesse afin de soutenir sa réputation. Mais voici son plus ter-[168]-rible adversaire : la critique envieuse ou ignorante. Le moyen infaillible de s'élever au-dessus d'elle est d'avoir pour unique souci la gloire de Dieu. C'est la pureté d'intention. Elle résume toutes les qualités nécessaires au ministère de la parole :

« Ainsi donc, que celui qui a reçu la dure mission d'enseigner les autres n'attache pas trop d'importance aux applaudissements de la foule et ne se laisse pas non plus aller au découragement si son approbation lui fait défaut. Quand il aura travaillé ses discours dans le but de plaire à Dieu (ce qui doit être la seule règle, le seul but de la plus haute des professions, et non les applaudissements ni les éloges), si, après avoir cherché à plaire à Dieu, il a réussi encore à plaire aux hommes, qu'il ne s'oppose pas à leurs éloges ; si ces éloges ne viennent pas, qu'il ne les recherche pas non plus et qu'il ne s'en s'afflige pas : une récompense suffit à son travail, la plus haute de toutes, le témoignage que lui donnera sa conscience de n'avoir, consacré tous ses soins à son enseignement que pour plaire à Dieu » (De Sac., 5, 7).

Ce qui caractérise donc le vrai prêtre, le véritable apôtre, c'est la charité : une charité désintéressée qui ne cherche point sa propre

gloire, ni ses propres intérêts, mais le bon plaisir de Dieu, Or, quel prédicateur plus que saint Paul s'est inspiré de cette charité pour les âmes ? Ce trait de la physionomie de l'Apôtre est celui qui a laissé la plus forte empreinte dans la spiritualité de Chrysostome et dans sa vie. Le zèle de Paul, dit-il, s'apparente au zèle du divin Maître, son cœur, c'était le cœur du Christ : « *Cor Christi, cor Pauli* »⁴. Sa vocation spéciale fut le « *ministerium verbi* », le ministère de la prédication. Et si l'on veut savoir avec quelle dextérité il a manié le glaive de la parole, qu'on relise, par exemple, les adieux qu'il adressait un jour aux « *anciens* » de l'Église d'Éphèse :

« J'ai servi le Seigneur en toute humilité, dans les larmes et parmi les épreuves que m'ont values les embûches des Juifs. Je n'ai rien omis de ce qui pouvait vous être utile, vous prêchant et vous instruisant en public et chez vous, adjurant Juifs et Grecs de se convertir à Dieu et de croire en notre Seigneur Jésus.

[169]

« Et maintenant voici que, sous la contrainte de l'Esprit, je vais à Jérusalem, sans savoir ce qui m'y est réservé. Je sais seulement que, de ville en ville, l'Esprit-Saint m'avertit que chaînes et tribulations m'attendent. Mais de toute façon ma vie m'importe peu, pourvu que j'achève ma course et que je remplisse la mission que j'ai reçue du Seigneur Jésus de rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu » (Act., 20, 19-24).

Chrysostome s'empare de ces textes pour dépeindre le mépris de Paul pour les choses de ce monde, son détachement de tout ce qui est terrestre, le calme de son âme parfaitement maîtresse d'elle-même, le cœur tendre et passionné qui font de lui le type achevé de l'apôtre.

⁴ *Hom. 22, 3, in Ep. ad Rom.*

LE PANÉGYRISTE DES CHAÎNES

La pensée et les vœux de Chrysostome se tournent de préférence vers l'image de Paul couvert de chaînes, jeté dans un cachot, prisonnier pour le Christ. Il n'est jamais plus éloquent que lorsque, évoquant son héroïsme, il devient le panégyriste des fers de Paul. Un jour, comme il expliquait l'Épître aux Éphésiens, son imagination s'enflamme sur les paroles de l'Apôtre : « *obsecro vos ego vincus in Domino* ». Il est saisi, enlevé, ravi dans la contemplation du martyr et transporté par le souffle de l'inspiration aussi imprévu qu'irrésistible, il s'écrie :

*« Moi qui porte des chaînes pour le Seigneur. C'est la grande dignité, c'est la puissance irrésistible qui met bien au-dessus des rois et des consuls. Nous retrouvons cette parole dans l'Épître à Philémon : **Puisque je suis le vieux Paul, portant maintenant des chaînes pour le Christ.***

« Il n'est rien de splendide comme les fers portés pour le Christ, comme les chaînes dont ces saintes mains furent étreintes. Être enchaîné pour le Christ, c'est beaucoup plus glorieux que d'être apôtre, docteur, évangéliste. Si quelqu'un aime le Christ, il me comprend sans peine. On connaît la puissance des fers, quand on éprouve les flammes et la folie de l'amour divin. On préfère alors le séjour d'une prison à la patrie céleste, Paul leur tendait les [170] mains dont l'éclat effaçait celui de l'or et celui du diadème. Non, cette bandelette constellée de diamants ne jette pas des rayons comparables à ceux que répand une chaîne de fer, portée pour le Christ. Le cachot éclipsait les demeures royales. Et qu'ai-je dit, les demeures royales ? Il éclipsait le ciel même, puisqu'il possédait l'enchaîné du Christ. Si quelqu'un aime le Christ, je le répète, il sait quelle est cette dignité, il sait quelle est cette puissance, il

sait quel bien on peut faire aux hommes quand on est chargé de fers pour lui...

« Si l'on m'offrait le ciel tout entier ou bien cette chaîne, c'est la chaîne que je choisirais ; si l'on me proposait de me placer là-haut parmi les anges ou de m'envoyer avec Paul enchaîné, j'aimerais mieux la prison ; s'il était possible qu'on me fît l'une de ces puissances qui peuplent les cieux, qui sont autour du trône, ou que je fusse moi-même cet enchaîné, mon choix serait encore pour la chaîne. Et certes à bon droit ; car que peut-on concevoir de plus heureux ? Je voudrais en ce moment me trouver dans ces lieux où sont conservées ces chaînes ; je voudrais les contempler, et sentir croître mon admiration pour ces hommes qui témoignèrent ainsi leur amour au Christ. Oui, je voudrais voir ces chaînes devant lesquelles les démons tremblent et frémissent, que les anges vénèrent. Rien n'est plus beau que de souffrir quelque chose pour le Christ. Dans mon estime, Paul est moins heureux pour avoir été ravi au ciel que pour avoir été jeté dans une prison. Je le félicite moins des mystérieuses paroles qu'il entendit là-haut que des fers qu'il porta sur la terre. Je le proclame heureux, non quand il s'envole au troisième ciel, mais quand il est courbé sous le poids des chaînes. Que les chaînes l'emportent sur le ciel, il le savait bien ; écoutez ce qu'il en dit lui-même. Il ne dit pas : Je vous en conjure, moi qui ai entendu les paroles mystérieuses. Quoi donc ? Je vous en conjure, moi qui porte des chaînes pour le Seigneur »⁵.

Les chaînes font la plus glorieuse, la plus éclatante prérogative de Paul. Elles sont le témoignage de sa patience et du dévouement qu'il met à servir son Maître. Il est enchaîné, mais sa parole et son œuvre ne le sont pas. Il est enchaîné à Jérusalem, et il étonne un roi

⁵ Hom. 8, 1, in Ephes.

et un gouverneur de province qui l'entendent parler du jugement de Dieu. Il navigue enchaîné, et voilà qu'il [171] empêche le naufrage, et malgré les rigueurs de la saison et la violence de la tempête, il sauve ceux qui naviguent avec lui. Il est enchaîné à Rome, et les conversions se multiplient ; il enlève des favoris et des maîtresses à Néron, et ce captif acquiert des esclaves à Jésus-Christ. Il est enchaîné dans la prison, il en ébranle les fondements, il en brise les portes, il rompt ses liens et fait tomber à ses pieds le geôlier dont il était le captif.

« Ô bienheureux fers ! ô bienheureuses mains qui furent ornées de cette chaîne ! Elles méritaient moins d'honneur ces mains de Paul, quand elles relevaient le boiteux de Lystres, que lorsqu'elles furent chargées de fers. Si j'avais été le contemporain de l'Apôtre, c'est en ce dernier cas surtout que je les aurais baisées, y collant tour à tour mes yeux et mes lèvres ; je n'aurais pu me détacher de ces mains qui avaient mérité d'être enchaînées pour mon divin Maître »⁶.

Si parfait est le mérite des chaînes que Chrysostome, retenu à Constantinople par ses hautes charges et sa santé débile, proteste de son désir de gagner la Ville éternelle pour y voir, non le Cirque ou le Colisée, non les Thermes ou les arcs de triomphe, mais les chaînes de saint Paul.

Le sermon, où il prend congé de l'Épître aux Romains, exprime ce désir en un torrent de lyrisme. C'est un poète, ou plutôt un prophète qui parle, évoquant le corps de Paul : sa bouche, son cœur, ses mains, ses yeux, ses pieds et le tombeau qui le garde :

« Qui me donnera donc d'embrasser le corps de Paul, de coller ma bouche sur sa tombe, de contempler la poussière de ce corps qui complétait par ses souffrances

⁶ *Ibid.*, 2.

celles du Christ, qui portait les stigmates de la croix, qui disséminait partout la parole évangélique ?....

« Je voudrais voir la poussière de cette bouche par laquelle le Christ parlait... faisant entendre de grandes et mystérieuses vérités, plus grandes que celles qu'il a dites par lui-même ; car s'il a fait par ses disciples des œuvres supérieures aux siennes, il a par eux prononcé des paroles non moins supérieures.

« Je voudrais voir aussi la poussière de ce grand cœur, si large [172] qu'on pourrait l'appeler le cœur du monde, renfermant des cités entières, des peuples et des nations. Je voudrais voir la cendre de ce cœur brûlant d'amour, pour chacun des malheureux qui se perdent, enfantant de nouveaux ceux qui ne sont encore que des avortons, jouissant de la vision divine, plus élevé que le ciel, plus ample que le monde, plus lumineux que les rayons du soleil, plus ardent que le feu, plus fort que le diamant.

« Je voudrais voir la poussière de ces mains qui furent dans les fers, dont l'imposition donnait l'Esprit-Saint, qui ont écrit ce que nous expliquons.

« Je voudrais voir la poussière de ces yeux frappés d'une cécité bienfaisante, dont les regards embrassèrent ensuite le salut du monde, qui méritèrent de contempler le Christ en son corps, qui voyaient les choses terrestres et ne les voyaient pas, qui ne connaissaient pas le sommeil et veillaient au milieu de la nuit, dont rien ne viciait la lumière.

« Je voudrais voir la poussière de ces pieds qui parcouraient le monde et ne se fatiguaient pas, qui étaient dans les ceps quand Paul ébranla la prison, qui foulèrent les contrées sauvages comme les pays habités et franchirent tant de distances.

« Je voudrais voir la tombe où reposent les armes de la justice, les armes de la lumière, ces membres maintenant

vivants, morts quand lui-même vivait, dans lesquels vivait le Christ, qui étaient crucifiés au monde ; ces membres mêmes du Christ, qui ont revêtu le Christ, temple de l'Esprit-Saint, édifice sacré dont toutes les parties sont reliées par l'Esprit, pénétrées de la divine crainte, marquées des stigmates du Sauveur »⁷.

Paul était dans le cœur de Chrysostome, à la vie et à la mort. Extrême était son enthousiasme pour lui, ardent son désir de saluer son tombeau. Nous venons de le voir. Le grand aventurier de Dieu est mort à Rome, quelle gloire pour cette ville ! C'est ce que Chrysostome développe en une page qui est parmi ses plus belles et que nous ne pouvons relire sans émotion :

« Un jour, dit-il, nous verrons Paul. Nous le verrons là-haut avec Pierre, à la tête des saints, menant le chœur sacré, et le véritable amour nous sera manifesté.

« Si dans la vie présente il aima les hommes au point de consen-[173]-tir à rester avec eux, quand il était au moment d'échapper à cette prison terrestre et de s'en aller avec le Christ, combien plus cet amour ne rayonnera-t-il pas là-haut ?

« Pour moi, c'est là ce qui m'attache à Rome, bien que j'aie tant d'autres sujets de l'exalter, la grandeur et l'antiquité de cette ville, la beauté des édifices et le nombre des habitants, sa puissance et ses richesses, ses vertus guerrières et ses exploits. Mais, laissant de côté tout le reste, je proclame les Romains heureux, parce que Paul leur écrivit de son vivant, parce qu'il les a tellement aimés, parce qu'ils ont entendu sa parole et recueilli son dernier soupir. Voilà ce qui est la gloire de cette ville, beaucoup plus que tous les autres avantages.

⁷ Hom. 32, 3, 4, in ad Rom.

« Telle qu'une personne grande et forte, elle a deux yeux qui lancent des éclairs, les corps de ces deux saints. Le ciel brille d'une moins vive lumière, quand le soleil est dans toute sa splendeur, que la ville de Rome avec ces deux flambeaux, dont les rayons éclairent le monde. De là s'élèvera Paul, de là s'élèvera Pierre.

« Frémissez à la pensée du spectacle que Rome aura sous les yeux, Paul sortant tout à coup avec Pierre du monument qui le tenait renfermé, et porté dans les airs à la rencontre du Seigneur. Quelle rose cette ville n'offrira-t-elle pas au Christ ? de quelle couronne n'est-elle pas ornée ? de quelle chaîne d'or n'est-elle pas ceinte ? quelles sources elle a ! Voilà pourquoi je l'admire, et non à cause de ses trésors, de ses colonnes, de tous ses autres ornements ; là sont les deux colonnes de l'Église »⁸.

A la vérité, on ne comprend vraiment saint Paul que si on lui ressemble un peu. Une affinité spirituelle unit Chrysostome à Paul, qu'il comprenait toujours davantage ; et à mesure qu'il s'imprégnait davantage des écrits de ce grand homme, il faisait sienne son âme d'apôtre, ressentant le même zèle pour les âmes, le même amour du Christ, la même tendresse pour les petits, la même audace devant les injustices et les vices des grands, la même dureté pour soi-même. On assure qu'à Constantinople, dans son cabinet de travail, il n'avait qu'un tableau, le portrait de saint Paul. Le disciple travaillait sous l'œil du maître et, prê-[174]-chait sous son inspiration. Aussi Chrysostome, parlant de lui, comparait un jour sa vie et ses œuvres à la mer

« qui porte les voyageurs de la terre au ciel. Celui qui se confie à ses flots sera sûr de naviguer avec un vent favorable. Sur cette mer, les vents ne se déchaînent pas ; à leur place c'est le souffle divin du Saint-Esprit qui enfle les

⁸ Ibid., 2.

voiles et conduit les âmes au port. Il n'y a ici ni soulèvement des vagues, ni écueils, ni monstres marins : le calme le plus profond y règne. Cette mer est plus tranquille et plus sûre que quelque port qu'on puisse imaginer ; les flots qu'elle roule ont l'éclat et la transparence même du soleil. Cette mer ne renferme, dans ses abîmes, ni des pierres précieuses, ni le mollusque, non moins précieux, dont on extrait la pourpre ; elle renferme des trésors bien plus riches. Celui qui veut descendre au fond de cette mer n'a pas besoin de plongeurs, ni de quelque autre artifice : il n'a besoin que d'une grande philosophie ; il y trouvera tous les biens que renferme le royaume des cieux »⁹.

Visiblement le génie de saint Paul a marqué de son empreinte originale toute la pensée et toute l'éloquence de Chrysostome. A travers les sermons de celui-ci, nous n'avons pu glaner que quelques épis ; assez toutefois pour montrer comment le plus éloquent des apôtres a formé le plus éloquent des Pères. Comme Paul, Chrysostome était un Oriental et un démonstratif. Il savait s'extérioriser. Il le fait en un langage si coloré, si chaud, si vibrant, qu'il remuerait encore des auditoires d'aujourd'hui. On y sent la ferveur, la vibration, tout ce qui relève du domaine du cœur. « *Pectus est quod disertos facit* », la flamme fait l'orateur. Et c'est également ce qui attache irrésistiblement à Chrysostome, le type achevé de l'orateur des foules, que Bossuet appelle « *le Démosthène chrétien* ».

Fr. BRUNO H. VANDENBERGHE, O. P.

⁹ *Hom. 55, 3, in Act. Ap.*

Bien que la fête du travail, le 1^{er} mai, soit une fête profane, il convient au chrétien, à l'exemple de ses premiers pères qui « baptisèrent » tant de célébrations ou d'anniversaires païens, d'en prendre occasion pour une méditation sur le travail dans la tradition chrétienne. On admirera et l'on pèsera les paroles si belles, si vraies, si évangéliques de saint Jean Chrysostome qui, une fois encore, nous offre un lieu privilégié de la Tradition.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME ET LA DIGNITÉ DU TRAVAIL

[477]

Il y a dans toute la littérature patristique une tradition tenace qui exalte la noblesse du travail humain. Saint Jean Chrysostome enseigne qu'il est une collaboration aimante avec Dieu, en vue de réaliser ses desseins créateurs. Dans ses considérations sur l'obligation du travail, il attribue, fidèle à sa méthode concrète d'enseignement, un grand rôle à l'exemple de l'Homme-Dieu et de saint Paul dont le Nouveau Testament nous fait le portrait, et d'une institution qu'il a sous les yeux : le monachisme. Ces modèles de travail, il se plaît à les remettre sous les yeux de ses fidèles, à les commenter avec amour et à prouver par eux que le travail n'est pas uniquement une malheureuse conséquence de la chute originelle, mais qu'il possède une dignité qui convient aux enfants de Dieu.

Cet enseignement optimiste nous occupera ici.

L'EXEMPLE DU CHRIST-OUVRIER

Dans toute la vie de Jésus, le mystère le plus écrasant pour notre raison, c'est celui du Restaurateur de l'humanité consacrant sa vie presque entière au travail des mains. Une religion qui ne sait rien dire du travail est une religion sans profondeur. Aussi doit-on regarder comme l'une des plus grandes œuvres de la religion chrétienne, pour le bien de la société, d'avoir remis le travail en honneur. Il l'était, certes, chez les Juifs contemporains [478] du Sauveur, qui considéraient que c'était un devoir pour un père d'apprendre à son fils à gagner sa vie. De nombreux rabbins pratiquaient toutes sortes de métiers : les célèbres docteurs Hillel et Akiba étaient fendeurs de bois. Rabbi Johanan était cordonnier. Toutefois, dans toute l'antiquité gréco-romaine, le travailleur était un être nul et méprisable. Et Cicéron ne faisait que refléter l'opinion de ses devanciers, quand il affirmait que « *jamais rien de noble ne peut sortir d'une boutique ou d'un atelier* ». A ce dénigrement du travailleur, le christianisme répondra : « *C'est d'une échoppe que sortira le vrai Maître des hommes* » (P. Didon). C'est surtout du travail qu'il convient de dire, en contemplant l'exemple de Jésus de Nazareth : « *Il commença par faire, puis enseigner.* » - Le Christ, descendu parmi nous, voulait nous enseigner toute vertu ; mais, tout maître enseigne aussi bien par ses actions que par sa parole : c'est même là le meilleur moyen d'instruire. Le pilote fait asseoir son élève auprès de lui, lui montre comment il faut tenir le gouvernail et joint la parole à l'exemple ; il ne se contente pas de parler, il ne se contente point d'agir uniquement. Le maçon qui veut enseigner à un apprenti comment on bâtit un mur l'instruit par la parole, l'instruit par l'action. Il en est de même du tisserand, de l'orfèvre, du tapissier, de tout métier, en un mot : partout on enseigne, et par la parole, et par l'action.

Donc, comme Jésus était venu pour nous apprendre toute vertu, non content de nous dire ce qu'il faut faire, il le fait lui-même (In illud : *Pater, si possibile est, transeat*, 4).

Et que fait-il ? Non seulement Jésus mène à Nazareth, trente années durant, une vie pauvre et obscure, simple comme le plus simple des hommes, mais c'est aussi une vie de travail constant et souvent pénible, sous la direction de son père adoptif. *N'est-il pas, disaient les Juifs, le fils d'un ouvrier ? ouvrier lui-même ?* (Mt 13, 55 ; Mc 6, 3).

Jésus passa donc par la discipline du travail manuel, occupant tous ses jours aux labeurs du « *charpentier* », acceptant ainsi la loi commune des hommes. Le travail, en effet, est leur lot ordinaire et, pour la plupart d'entre eux, c'est un excellent et noble éducateur. Si l'on admet, comme le fait remarquer Willam dans sa *Vie de Jésus*, que le charpentier, en Palestine, participait à [479] tous les actes de la construction d'une maison, et qu'en outre il avait souvent un lopin de terre qu'il cultivait pour son compte, il est possible et même vraisemblable que Jésus, avec Joseph, puis sans lui, après qu'il fut mort, ait accompli les travaux du charpentier, du menuisier, du maçon, du laboureur, afin de subvenir aux besoins de sa mère et aux siens propres. En tout cas, l'Évangile nous donne une révélation singulièrement éloquente de la vie du « Christ-ouvrier » en nous relatant les comparaisons qu'il empruntait à cette vie besogneuse, telles le joug, la porte, la charrue, la pierre angulaire, les fondations, l'acte de semer et de moissonner, les ouvriers qui attendent d'être embauchés. En remplissant ces humbles besognes, le Christ se consacrait déjà à son travail de Messie : car il est vrai qu'une œuvre utile, si minime soit-elle, reproduit l'œuvre de Dieu et s'y rattache. Quand Jésus « *fabriquait des socs de charrue des mêmes mains qui avaient façonné le monde* », dit Chrysostome, il unissait sa besogne à l'œuvre que Dieu n'interrompt jamais. « *Mon Père ne cesse de travailler : moi aussi je travaille* » (Jn 5, 17).

Quelle grande chose ce doit donc être, le travail, pour que l'Homme-Dieu ait voulu travailler chaque jour de sa vie ! Et quand il va prêcher la bonne nouvelle dans les régions de Palestine, il choisit la plupart de ses disciples dans la classe laborieuse. Parmi

eux, dit Chrysostome, quatre étaient pêcheurs, deux publicains, et tous pauvres et illettrés.

En arrachant ces hommes sans lettres et sans science à leurs occupations, c'était l'apothéose du travail manuel qu'il osait tenter. Dans leurs mains rugueuses et brunies par les rudes labeurs qui vont demain opérer des miracles et convertir l'univers, le monde reconnaîtra la main de Dieu. En effet, au seul nom de Jésus, l'ouvrier de Nazareth, ils opéreront les plus grands prodiges pour que Son œuvre se fasse et que Sa doctrine soit crue.

SAINT PAUL, APÔTRE DU TRAVAIL

Après l'exemple du Christ-ouvrier, travaillant comme charpentier dans le modeste atelier de Joseph, Chrysostome ne trouve d'exemple plus beau et plus instructif que Paul, le Docteur des [480] nations, ce génie et ce saint incomparable, œuvrant de ses mains, jour et nuit, et exerçant à travers ses pérégrinations dans les grandes villes industrielles, où il rencontrait les ateliers de « *skênopoioi* », son fruste métier de tisserand. Cet obscur métier ne lui procura pas toujours le nécessaire et, selon le mot pittoresque de son grand admirateur, il lui arriva de « *se coucher sans avoir soupé* » (*Hom. 4, 3, in 2. ad Tim.*).

Toute l'œuvre de Paul est mêlée à son histoire, et c'est en retraçant son histoire comme le fait Chrysostome qu'on a presque l'impression de contempler sa présence et d'entendre ses discours. En effet, dit-il, « *ceux qui aiment connaissent mieux que les autres les gestes de ceux qu'ils aiment* ». Toute cette vie est passionnante et Chrysostome se plaît à en relever tous les contrastes. Celui de son application au travail, volontaire, obstinée, intransigeante, lui tient particulièrement à cœur. Dès qu'il apparaît dans une grande ville industrielle, il cherche à s'embaucher dans quelque grand atelier, où il travaille, mêlé à des esclaves. Il est, par sa condition sociale, ce qui répondait de ce temps-là à nos ouvriers d'usine. Et il en est fier,

il s'en fait un titre de gloire. « *Je n'ai désiré*, disait-il aux anciens d'Ephèse, *ni l'argent, ni l'or, ni le vêtement de personne. Vous savez que ces mains ont suffi à mes besoins et aux besoins des personnes qui sont avec moi.* » Il insinue ainsi qu'il n'a rien reçu, alors qu'il nourrissait lui-même les autres. Voyez comme il travaillait avec zèle, cet homme qui, nuit et jour, les reprenait et les avertissait avec larmes. « *Je vous ai montré toutes choses par mon exemple, car c'est par un travail pénible qu'il faut venir en aide aux faibles.* » Paroles de nature à les pénétrer de frayeur. Voici quelle en est la portée : Vous ne pouvez arguer de votre ignorance ; je vous ai montré par mes œuvres qu'il faut travailler avec ardeur. Il ne prétend pas que ce soit mal de recevoir, mais qu'il serait mieux de ne pas recevoir. Or Paul, loin de recevoir quelque chose, nourrit même les autres ; qu'y a-t-il de comparable à cela ? Le premier degré de la vertu consiste à renoncer à ses biens, le second à se suffire à soi-même, le troisième à aider autrui, le quatrième à ne rien accepter, bien que l'on exerce l'apostolat et que l'on ait le droit d'accepter. D'où il suit que l'Apôtre était bien au-dessus des fidèles qui avaient tout abandonné. « *C'est [481] ainsi, ajoute-t-il avec raison, qu'il faut aider les pauvres. C'est le fait de la commisération envers les pauvres de leur donner le fruit de son propre travail ; leur donner le bien des autres, ce n'est pas bien, c'est même dangereux.* » (Hom. 45, 2, in Act. Ap.).

Remarquons avec quelle insistance il rappelle l'obligation universelle et absolue du travail. On avait en ce temps-là, comme aujourd'hui, mille prétextes et mille expédients pour s'y soustraire. Dans un avertissement discret et paternel à quelques nouveaux convertis de Thessalonique, qui exploitaient la fraternité chrétienne et vivaient aux crochets des autres membres de la communauté, saint Paul recommande à deux reprises de manger « *un pain qui soit bien à eux* », et c'est à cette occasion qu'il prononcé la phrase célèbre : « *Celui qui ne veut pas travailler n'a qu'à ne pas manger.* »

Paul travaillait donc, si désireux qu'il fût de se consacrer tout entier à l'apostolat et quelque droit qu'il eût d'en vivre, afin de sauvegarder son indépendance, d'aider ses frères, et de leur donner, en sa personne, un modèle aussi achevé que possible de la vie intégralement chrétienne. S'il se résigne à l'occasion à accepter des secours en argent, c'est à condition qu'ils ne portent aucun préjudice à son honneur et à sa liberté d'apôtre. S'il accorde au travail manuel une attention presque exclusive, c'est qu'il n'y voyait rien qui pût le ravaler, bien au contraire. C'est qu'il savait et enseignait que les motifs sur lesquels se base l'obligation du travail sont de haute moralité :

1° **Celui qui travaille est indépendant** : l'effet du travail, c'est que l'homme actif ni ne reçoit rien des autres, ni ne languit dans l'oisiveté.

2° **Celui qui travaille donne aux autres** : c'est en effet une œuvre spirituelle que de travailler pour fournir aux besoins des autres ; et rien ne vaut ce travail.

3° **Celui qui travaille donne une bonne réputation à sa religion** au lieu de créer le scandale. Si les fidèles qui sont avec nous se scandalisent de la mendicité, à plus forte raison les étrangers trouvent-ils mille sujets d'accusations et de reproches à la vue d'un homme sain de corps, pouvant se suffire à lui-même, et qui mendie, et qui a besoin des autres. Aussi nous appellent-ils d'un [482] nom qui signifie « *faire trafic du Christ* » (*Hom. 6, 1, in 1 ad Thess.*).

LE TRAVAIL CHEZ LES MOINES

Voici maintenant l'exemple du monachisme. Cette institution, dont Antoine l'anachorète posa la première pierre, dont saint Basile, après saint Pacôme, organisa le plein épanouissement, réservait de longues heures à l'action salutaire des mains. Avant son sacerdoce, Chrysostome vécut quelque temps parmi les

cénobites et les solitaires pénitents, établis aux portes d'Antioche. L'obligation du travail manuel, autant que les austérités qui s'y pratiquaient, répugnait à sa délicate nature d'aristocrate. Il l'avoue sans honte :

« Je me demandais d'où me viendrait l'approvisionnement des choses nécessaires, s'il me serait possible de manger du pain du jour et frais, si l'on ne m'obligerait pas à me servir de la même huile pour ma lampe et pour ma nourriture, si l'on ne me réduirait pas au pauvre régime des légumes et si l'on ne m'obligerait pas à un travail pénible comme de m'ordonner de bêcher, de porter du bois et de l'eau ou de faire toutes sortes de travaux analogues » (De compunctione, I, 6).

Chrysostome tint bon pendant de longues années. S'il finit par quitter les moines pour le ministère des âmes, il garda toujours de son séjour parmi eux une grande admiration pour leur vie pénitentielle accompagnée de travail et de prière.

Il se plaira, dans ses sermons, à énumérer tous les titres que les moines ont acquis à la reconnaissance des peuples. Parmi ces titres, l'exemple du travail manuel, alors considéré à la lettre comme « *servile* », n'est pas le moindre. Avant le jour, dit-il, au chant du coq, les moines se lèvent, ils chantent en chœur les psaumes de David, puis vont prendre quelques instants de repos. Au matin, ils reprennent leur prière et le chant des hymnes saintes ; puis ils vont à leurs occupations. Tous passent une partie notable de leur temps à des travaux manuels : la culture du blé, des légumes, le soin des arbres fruitiers, la fabrication de nattes, [483] la confection des habits des moines, le transport de l'eau, du bois, des vivres du monastère, enfin la préparation de la nourriture. Tels étaient les travaux des religieux. Il y avait parmi eux des agriculteurs, des tisserands, des charpentiers, des corroyeurs, des tailleurs, des foulons. Il y en avait aussi qui, seuls, dans le silence de leurs

cellules, lisaient l'Écriture sainte ou transcrivaient des manuscrits. Ils menaient la vie telle que nous la concevons présentement, par exemple, pour les Trappistes de notre époque. Le produit de leur travail était mis en commun et suffisait à l'entretien des frères. Il permettait en outre de faire de larges aumônes. Les pauvres de la contrée et les voyageurs en bénéficiaient. La pauvreté des moines les oblige en effet à ouvrir leur porte et leurs mains à tous les besoins, à toutes les misères. L'indigent, le vagabond, l'étranger qui franchit le seuil d'un monastère est assuré d'y trouver une généreuse hospitalité. Un frère le reçoit, lui lave et lui baise les pieds, le fait asseoir à la table de l'hôtellerie et se tient respectueusement debout auprès de lui pour le servir. Ainsi les moines, en plus de l'exemple d'une vie de travail et de détachement, s'employaient à mettre leurs biens au profit des autres.

LES PRÊTRES-AGRICULTEURS

Après de si hauts exemples, Chrysostome rend honneur aux prêtres-agriculteurs, tels qu'on les connaissait à cette époque.

L'agriculture a toujours obtenu dans la pensée des écrivains sacrés une place de choix. Chrysostome, de même, y attache une grande importance et donne de bonnes raisons de cette importance. Le luxe et la corruption des mœurs sont inconnus parmi les gens de la campagne. La cause en est que leur vie est laborieuse, saine et simple. Ils ne rougissent pas des travaux des champs, comme les citadins, et ils n'ont honte que de l'oisiveté, parce qu'ils savent qu'elle enseigne le mal et que, dès l'origine, elle a perverti tous ceux qui s'y abandonnent. Leur langage est inculte, sans doute, mais leur esprit est doué de sagesse.

« Prenez, dit-il, au hasard un de ces hommes qui vivent dans les [484] champs et, qui semblent ne devoir connaître

que la bêche et la charrue, et interrogez-le sur ces grandes vérités au sujet desquelles les philosophes païens ne peuvent malgré toutes leurs recherches et leurs longs discours nous donner une réponse satisfaisante, et il vous répondra avec une rare précision et une grande sagesse. Ajoutons encore à leur gloire qu'ils conforment leur vie à leur croyance. Ils savent que nous avons une âme immortelle et que nous devons comparaître au jugement redoutable du Seigneur pour y rendre compte de toutes nos actions. C'est pourquoi ils dirigent toutes leurs œuvres vers cette fin suprême et se montrent supérieurs aux frivolités de notre luxe. Ils savent également ce que Dieu nous a révélé de sa nature et de ses attributs. » (De Statutis, XIX, 1).

Cette connaissance, ils la tenaient de leurs prêtres recrutés parmi eux. C'étaient des gens simples, sans véritable culture, et - du moins aux environs d'Antioche - totalement ignorants des lettres et de la civilisation grecques et ne parlant que leur langue maternelle, le syrien. Mais ils possédaient les notions élémentaires de la religion et étaient capables de les enseigner. Toutefois, leur influence sur la population rurale provenait surtout de leur présence parmi les agriculteurs. Ils se faisaient agriculteurs près d'eux et vivaient de leur vie. C'est ce que Chrysostome admire en ces prêtres non lettrés, et il se plaît à le dire à ses fidèles de la ville, leur peignant le vieux prêtre donnant l'exemple aux paysans et travaillant de ses mains.

« Quel beau spectacle que celui d'un vieillard, marchant sur les traces d'Abraham, blanchi par l'âge, les reins ceints, bêchant, travaillant de ses mains ! Quoi de plus aimable qu'un tel champ ? C'est là que la vertu est la plus grande. Là, point d'impudicité, car on la repousse ; là, point d'ivrognerie, point de volupté, car on l'élimine ; là, point de vaine gloire, car on l'éteint ; là, la bienveillance

emprunte le plus vif éclat de la simplicité. Quel bonheur de sortir et d'entrer dans la maison de Dieu, de voir qu'on la construit, de prendre son repos, puis d'assister aux chants de la nuit et du matin, d'avoir un prêtre à sa table, de s'entretenir avec lui, et de voir les autres se rendre au saint lieu ! Si la campagne est déjà agréable à cause du repos et des larges loisirs dont on y jouit, que sera-ce quand cet avantage s'y rencontrera encore ! Une campagne où il y a une église ressemble au paradis de Dieu. Là, point [485] de cri, point de tumulte, point d'ennemis d'aucune sorte, point d'hérésies ; tous y sont amis et partagent les mêmes croyances. Le repos vous amène à la philosophie ; le prêtre, vous prenant à ce point de départ, vous guérira sans peine. Ici (en ville), la place publique fait oublier tout ce que nous disons ; là, ce que vous entendrez restera gravé dans votre esprit. Par l'influence du prêtre, vous deviendrez tout autre à la campagne ; il sera le chef de tous, il en sera le gardien par sa présence et par l'ordre qu'il établira parmi eux » (Hom. XVIII, 3, in. Act.).

Nous relevons dans cette page de Chrysostome une conception idéaliste du travail. Le prêtre-agriculteur ne considère pas son travail comme une obligation morne et dure, mais comme une activité vivante et par là même une source de joie. Il gagne sa vie en faisant un travail qu'il aime et joint à l'amour de son travail le souci d'être un éducateur pour les campagnards qui l'entourent.

L'OUVRIER CHRÉTIEN

Si Chrysostome se plaît à relever ces hauts exemples de travail, c'est que de son temps on n'aimait pas le travail. « *Le grand mal de notre temps, disait-il indigné, la source de tous les maux, c'est la persuasion d'un grand nombre que le travail et les métiers sont un*

déshonneur. Ils n'ont point honte de pécher, d'offenser Dieu : ils ne rougissent que de gagner honnêtement leur vie » (In illud : *Salutate Prisc.*, I, 5). Et Chrysostome déplore l'inertie des riches et de leurs fils, leur manque absolu d'enthousiasme pour une carrière honnête, et proclame la supériorité de l'ouvrier chrétien sur ces riches oisifs.

S'inspirant à la fois de ce que son zèle désire et de ce que voient ses yeux, notre moraliste trace une image charmante de l'ouvrier chrétien qui accomplit sa besogne avec compétence, honnêteté, diligence. Le laboureur dans ses champs, le forgeron à ses fourneaux, le faiseur de tentes, le teinturier, le corroyeur, chacun dans la diversité de ses fonctions, la femme et les enfants devant la quenouille ou la toile, accomplit une besogne utile à laquelle il imprime sa marque personnelle. Il égaye son travail [486] souvent monotone par le chant et le vivifie par la pureté d'intention et la prière. Ces conditions ont une importance extrême pour la spiritualité du travail, car s'il est vrai que l'homme est un travailleur, c'est-à-dire destiné par sa nature au travail, il semble bien qu'il n'en soit pas naturellement amoureux. Le travail n'en reste pas moins une nécessité qui, si elle est acceptée de bon cœur, élève l'âme et affermit le caractère. Aussi l'ouvrier chrétien est-il pour Chrysostome un homme laborieux et gai, très supérieur par la moralité et même le bonheur au riche oisif. À la joie d'une vie bien remplie se joint de pouvoir aider de plus pauvres que soi. Et notre moraliste conseille au travailleur d'avoir un tronc des pauvres chez lui où il déposera chaque jour la modeste offrande prélevée sur ses gains. Ce qui importe surtout, c'est de faire de son travail une prière. Prévenant l'objection que l'ouvrier n'a pas le temps, que l'église n'est pas dans son voisinage, Chrysostome répond que la grâce de l'Esprit-Saint a fait de nous-mêmes des temples de Dieu, de sorte que, de toutes parts, une grande facilité de prier s'offre à nous, pourvu que nous y apportions une âme bien disposée :

« Pour cela, ni le lieu n'est un obstacle, ni le temps n'est une difficulté ; quand bien même vous ne fléchiriez

pas les genoux, vous ne vous frapperiez pas la poitrine, vous n'élèveriez pas les mains vers le ciel, il suffit que vous ayez montré un cœur fervent ; votre prière est parfaite. Rien n'empêche une femme, en tenant sa quenouille ou en ourdissant sa toile, d'élever sa pensée vers le ciel et d'invoquer Dieu avec ferveur ; rien n'empêche un homme qui vient sur la place ou voyage seul de prier attentivement ; tel autre, assis dans sa boutique, tout en cousant ses peaux, est libre d'offrir son âme au Maître ; l'esclave, au marché, s'il ne peut aller à l'église, est libre de faire une prière attentive et ardente. L'endroit ne fait pas honte à Dieu ; la seule chose qu'il demande, c'est un cœur fervent et une âme vertueuse » (De Anna, IV, 6).

Pour spiritualiser le travail, il y aura lieu de tenir compte des conditions humaines de ce travail, cela va de soi. Et Chrysostome n'a pas peur de le dire aux grands propriétaires terriens et aux richissimes maîtres de son temps. Il leur prêche le « *sens social* », en constatant toutefois combien, à ce point de vue, ils [487] restent inhumains. Et pourtant, leur dit-il, ces conditions humaines ont une importance extrême pour l'énergie, la joie et la moralité des travailleurs, pauvres ou esclaves. Quant à ceux-ci, pour valoriser leur travail au spirituel, l'essentiel est une disposition généreuse et active de l'âme.

BRUNO H. VANDENBERGHE, O. P.